

LE PROPAGATEUR

Vol. V.

JUILLET 1908

No 7

Chronique mensuelle. — Il n'y a plus d'hommes. — La perle. — Excelsior.

CHRONIQUE MENSUELLE

Sommaire : Le " vaste projet " de l'offrande de la sainte messe pour les agonisants. — Le jubilé du Pape ; l'hommage des Romains ; le silence de la Presse associée. — La médaille annuelle de la Saint-Pierre. — Le légat apostolique au futur congrès eucharistique à Londres. — La réponse du Saint-Père aux habiles, d'après le cardinal Coullé. — L'adhésion de l'épiscopat ; celle de Mgr Fuzet. — Les consolations que la France donne au Pape ; audience du séminaire français au Vatican. — Une messe à 6 heures du soir. — Le premier doctorat en théologie biblique. — Pie X bénit les Nègres de Philadelphie. — La valeur éducative de la morale chrétienne (Paul Bourget). — Les *desiderata* du Franc-Maçon Delpech et la réponse de *La Croix*. — L'attentat contre Dreyfus. — Le congrès diocésain de Paris (M. de Mun). — Les journaux de France ; changements à l'*Univers*. — Edouard VII, prince des diplomates. — Les acclamations à M. Roosevelt ; M. Taft candidat à la Présidence ; la prière de Mgr Muldoon. — Les fêtes de Laval, à Québec ; voix de l'Eglise, voix de la France, voix de l'Angleterre ; beau discours de Lord Grey, paroles à retenir ; l'œuvre du sculpteur Hébert. — Le mandement de Mgr Bégin. — La Saint-Jean-Baptiste à Montréal, au Mile-End, à Saint-Jean-Baptiste, à Saint-Pierre, à Emardville ; à Sherbrooke, le cinquantenaire ; à l'Ascension ; la vie nationale. — L'incendie des Trois-Rivières. — Quelques fêtes signalées ; plusieurs nouveaux volumes canadiens ; Nos défunts.

On nous a signalé, de la *Semaine Religieuse* de Nantes (6 juin), l'œuvre si intéressante, dite du " vaste projet ", de l'offrande de la sainte messe pour les agonisants. L'historique de cette œuvre nouvelle est très simple. Une personne pieuse eut l'inspiration de répandre la " dévotion " d'offrir souvent au Bon Dieu pour les agonisants les nombreuses messes qui sont dites partout, tous les jours et à chaque heure du jour, par les prêtres de Jésus-Christ. Or il se trouvait qu'à la Visitation du Mans, depuis 50 ans, dans la sacristie du monastère, un carton était affiché bien en vue qui portait une inscription demandant aux prêtres qui se disposent à célébrer les saints mystères de penser dans leur messe aux agonisants. La personne pieuse dont nous parlons ayant été mise en relation avec Mgr l'évêque du Mans, Sa Grandeur vit dans sa " dévotion " une œuvre de zèle à promouvoir et elle en confia la diffusion et la garde à son monastère de la Visitation. Pour la généralisation de l'œuvre, on sollicita naturellement des adhésions épiscopales. Providentiellement on s'adressa, entre autres prélats, à Mgr Pifféri, depuis longtemps en relation suivies avec la Visitation du Mans au sujet de la dévotion à Notre-Dame du Bon-Conseil. Or, à Rome Mgr Pifféri est sacriste et confesseur du Pape. Il

parla au Saint-Père de l'œuvre pieuse en faveur des agonisants. Pie X approuva l'œuvre, et même *motu proprio* l'enrichit d'indulgences spéciales. C'était à la fin d'octobre 1907.

L'œuvre est donc née sous d'heureux auspices. On l'appelle le " vaste projet ". Ce projet consiste à vouloir placer dans toutes les églises, chapelles ou sacristies du monde catholique des cartons qui demandent :

1° *Aux prêtres* : de mettre dans leur *memento* " les pécheurs du monde entier qui sont maintenant à l'agonie et qui aujourd'hui même vont mourir " ;

2° *Aux fidèles* (qui assistent à la messe) : de recommander les mêmes agonisants au Sacré-Cœur de Jésus ;

3° *A tous* : d'offrir, pour les agonisants toujours, toutes les messes qui se célèbrent ce jour-là dans le monde.

Cette œuvre est vraiment fort intéressante pour la piété catholique, et, tout en laissant à l'autorité compétente l'initiative qui lui appartient, il est bien permis, en son particulier, de s'inspirer de son esprit.

* * *

Le 2 juin dernier, Notre Saint Père Pie X est entré dans sa soixante-quatrième année. Il est né en effet à Riese le 2 juin 1835. Il y aura, comme l'on sait, le 18 septembre prochain, cinquante ans qu'il est prêtre. Nous sommes en plein dans l'année jubilaire. C'est dimanche dernier, le 5 juillet, que les Romains ont dû présenter leurs hommages du jubilé au véritable roi de Rome. Le Souverain Pontife devait recevoir ces hommages jubilaires dans la grande salle du Belvédère. Toutes les associations catholiques de Rome devaient être représentées naturellement. Un chœur de mille voix était chargé d'exécuter l'hymne à Pie X de Gounod. La *Presse Associée* ne nous a rien dit, que je sache, de cet événement. S'il se fût agi d'un nouvel attentat contre Dreyfus, nous aurions eu des colonnes de dépêches. Mais le Pape ? C'est égal, on sera bien forcé d'y revenir. Car, on a beau dire, c'est l'idée qui mène le monde, et l'idée catholique domine toujours tôt ou tard parce qu'elle est la vérité.

* * *

Le cardinal Merry del Val — dit une dépêche à *La Croix* (25 juin) — a présenté au Pape un exemplaire de la médaille annuelle de la Saint-Pierre. Le sujet a été choisi par le graveur Bianchi : c'est la condamnation du modernisme. Le Pape est debout devant la chaire de saint Pierre et promulgue l'Encyclique *Pascendi*. Des figures représentant les cinq parties du monde sont à côté du Pape, tandis que par terre se débat une hydre cherchant à détruire les trois livres intitulés : *Bible, Tradition, Scolastique*. Sur l'avvers, le Pape est représenté. Il porte la mozette et l'étole sur laquelle le graveur a ciselé dans un médaillon la figure de saint Jean Chrysostome.

* * *

C'est le cardinal Vincent Vannutelli qui présidera, en qualité de légat apostolique, le Congrès eucharistique international de Londres, en septembre prochain. On annonce aussi, dès maintenant, la présence des cardinaux Fisher (allemand), Lecot (français) et Mercier (belge). Mgr l'archevêque de Montréal doit assister à ce congrès, en se rendant à Rome. Ce sera sans aucun doute, une splendide manifestation catholique. Quand on songe qu'elle sera donnée à Londres, au cœur même de l'Empire — dont nous sommes, il y a lieu de bénir et de louer Dieu. Que les temps sont changés depuis Henri VIII et Elisabeth !

* * *

C'est que, répétons-le, la vérité a des droits qui sont inaliénables. L'Eglise a le droit d'être patiente. Elle est sûre de l'éternité. Et même, dans la limite du temps, les événements finissent toujours par donner raison à la sagesse de ses décisions. Dans l'affaire des *Mutualités*, comme dans celle de la *Séparation*, l'attitude du Pape, en France, est jugée comme il convient par ceux qui savent voir et comprendre. Pie X, proclame le cardinal Couillé, a su répondre aux habiles : "La droiture de notre saint Pape ne pouvait se laisser engager dans ces voies obliques. Il vient de parler, et sa parole résonne comme l'or pur jeté sur la loyauté des âmes. Le pape démasque toutes ces habiletés et les stigmatise en quelques lignes. Non, il n'est pas vrai qu'on ait voulu sincèrement nous rendre la si faible partie des biens dérobés qu'on semblait nous offrir. Cette restitution, elle n'était offerte qu'à des conditions inacceptables : à la condition que les ecclésiastiques français se constitueraient en "corps séparé" et oublieraient "leur caractère de prêtres en communion avec le siège apostolique". Et quant aux fondations qu'on prétend vouloir nous rendre ce n'est point à nous, prêtres catholiques, qu'on les offre, mais "à des mutualités que l'on dépouille explicitement de tout caractère ecclésiastique et auxquelles, de par la loi, on interdit toute intervention légale de l'épiscopat". Comment accepter que ces biens sacrés des fondations soient possédés et gérés par des majorités d'assemblées sans chef hiérarchique et que les saintes messes soient laissées ainsi à la merci du hasard de ces majorités ? Non, il ne sera pas permis de former de ces mutualités ; et mieux vaut laisser aux spoliateurs le triste profit de ces dépouilles sacrées que de donner les mains à d'aussi louches combinaisons."

* * *

Du reste, tout l'épiscopat adhère ainsi à la lettre pontificale. D'aucuns avaient cru pouvoir demander au Saint Père une approbation pour les "*Mutualités*". C'était leur droit. Le Pape ayant parlé, ils s'inclinent tous, et cette belle unanimité restera l'une des gloires de l'épiscopat de France. "Nous avons estimé, écrit Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, avec de nombreux archevêques et évêques, que nous devons demander au Saint-Siège l'autorisation de constituer des mutualités ecclésiastiques *approuvées*. Après un mûr examen de cette demande, le Souverain Pontife, dans une lettre adressée aux cardinaux français, fait connaître les motifs qui ne lui permettent pas d'autoriser la création de ces mutualités. Nous portons à la connaissance du clergé et des fidèles de notre archidiocèse la décision pontificale. Elle met fin aux débats soulevés à ce sujet. Fidèle aux traditions de l'Eglise de Rouen et à nos propres convictions, nous professons que le Pape est "le chef de la parole et de la conduite", et si, lorsque les questions sont encore libres, nous avons le droit incontestable d'exposer et de soutenir nos opinions, nous avons l'impérieux devoir, lorsque ces questions sont résolues par l'autorité suprême de redire la célèbre parole de saint Augustin : "*Roma locuta est, causa finita est* : Rome a parlé, la cause est terminée." C'est cette belle discipline qui maintient l'Eglise dans son unité et fait sa force : Nous tenons à gloire d'y être soumis."

* * *

Aussi bien, Pie X, recevant en audience le personnel du Séminaire français de Rome (Santa Chiara), le 10 juin dernier, a-t-il pu dire ces paroles consolantes que tous les cœurs catholiques et français conserveront à jamais avec

une pieuse gratitude : " Vous déplorez avec moi les douleurs de l'Eglise et vous me dites, en particulier, que les plus grandes de ces douleurs me viennent de la France. Détrompez-vous. Il n'est pas vrai que mes plus grandes douleurs me viennent de la France. Je souffre des très durs sacrifices que je me suis vu obligé d'imposer aux évêques, aux prêtres et aux fidèles de France. Je voudrais être le premier à subir ces sacrifices avec eux et à donner l'exemple dans le support de la souffrance et de la croix. Mais au milieu des douleurs et des sacrifices, c'est de la France que me viennent les plus douces consolations. La parfaite union de ses évêques lui a mérité l'admiration du monde entier. Ses excellents prêtres et ses dignes fidèles obéissent en tout au Siège de Pierre. Je fais les vœux les meilleurs pour la nation qui se montre si vaillante. C'est peu, pour la France, d'avoir toujours été la première dans les œuvres de bienfaisance. C'est peu, pour elle, d'avoir porté la lumière de l'Evangile à un grand nombre de nations. Par son union et sa fermeté dans la foi, elle a donné un spectacle non moins digne de la Fille aînée de l'Eglise. Je trouve une sainte joie dans cette union des évêques et des prêtres de France au Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. En priant pour la France, prions aussi pour ceux qui refusent la foi, pour les égarés qui ferment les yeux à la lumière du soleil. L'heure de leur retour n'est pas si éloignée peut-être. La protection de la Vierge Immaculée qui invite toutes les nations à l'admiration du surnaturel à Lourdes, et les prières des bons obtiendront grâce à tous ceux qui sont encore dans les ténèbres."

* * *

Le nom de Lourdes est venu de lui-même, dans ce discours, se placer sur les lèvres du Pape, car Pie X aime beaucoup le sanctuaire célèbre des bords du Gave. Par un privilège presque inouï qu'il a bien voulu accorder, pour la célébration du cinquantième de la 18e apparition à Bernadette, le jeudi 16 juillet, la messe sera dite à la célèbre grotte à 6 heures du soir, exactement à l'heure de l'Apparition, il y a cinquante ans. Ainsi se clôtureront les exercices d'un grand triduum. Cette messe sera célébrée pontificalement par Mgr Grasselli, archevêque-évêque de Viterbe, et Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes (dans lequel se trouve Lourdes) prononcera un sermon: Il y aura aussi bénédiction papale.

* * *

La première soutenance de thèse de doctorat, en théologie biblique, qui a eu lieu à Rome, le 15 juin, a revêtu un caractère de haute solennité. LL. EEM. les cardinaux Rampolla, Matthieu, Segna et Vivès étaient présents. Le candidat était un jeune abbé français, M. Gry. Il avait pris comme sujet " les paraboles du livre d'Hénoch ". Il a brillamment réussi. Parmi les examinateurs on remarque les noms du Père Janssens et de M. Vigouroux, secrétaires de la commission biblique, et ceux des Pères Ginoechi, Lepidi et Gismondi.

* * *

Aux nègres catholiques de Philadelphie suivant les exercices d'une retraite pascale que leur prêchait, à l'église Saint-Pierre, le Père Carey, le Pape, en réponse à une lettre d'hommages respectueux, a écrit : " A nos enfants bien-aimés de race de couleur nous offrons nos félicitations et nos remerciements. Afin qu'ils perséverent dans leur sainte foi et que par leur bon exemple ils guident leurs concitoyens dans la voie de la vérité, nous leur donnons avec amour notre bénédiction apostolique. — Pie X."

* * *

On imagine parfois qu'il n'y a que les prêtres et les apologistes militants pour proclamer la valeur morale du catholicisme comme moyen de formation de l'esprit et du cœur. On a tort. M. Paul Bourget, le célèbre romancier, écrivait récemment à un journal qui demandait *s'il y a une maladie de la volonté* une lettre que n'aurait pas désavoué Joseph de Maistre: " Nietzsche a combattu le christianisme, et je ne crois pas que dans notre pays nous puissions nous passer, pour la formation de l'individu, de cette admirable organisation qu'est l'Eglise catholique. C'était l'avis de Balzac, dont je viens de vous citer le nom; il disait dans sa préface générale: " Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'ordre social." Pour moi, cette phrase est la formule même de la vérité, et d'ailleurs, par une contradiction qui prouve qu'un bon esprit d'observation aboutit toujours au vrai sous toutes les formules, qu'est-ce autre chose que dit Mme Daniel Lesueur quand elle affirme que " sans l'acceptation de la souffrance, de l'obéissance, de l'inégalité, de la discipline, on marche dans l'ombre de la mort " ?

* * *

Mais on sait assez que chez plus d'un puissant du jour, le christianisme dont parle M. Bourget ne saurait être toléré. C'est comme un parti-pris qui les aveugle. Le franc-maçon Delpéch, dont on a précisément cité récemment certains articles violents contre la prétendue tyrannie que le clergé canadien-français impose à notre peuple — il écrivait au sujet de l'émigration française au Canada — reconnaissait, l'autre jour, dans l'*Ecole laïque* (publiée à Toulouse — 10 mai 1908) que la loi de l'instruction obligatoire n'est guère observée en France, que l'éducation morale fait défaut: " il n'est qu'un moyen — disait-il — de réduire l'armée des révoltés et des malfaiteurs... Dans les quartiers les plus misérables *devraient se constituer* des associations de braves gens qui se donneraient mission de visiter, à tour de rôle, les tristes tanières où grouillent, dans la promiscuité des sexes, comme des bêtes mal soignées, des créatures humaines tombées au plus bas degré de la déchéance... Le meilleur moyen de nous défendre et de préparer une société plus saine, à tous points de vue, est de pénétrer dans ces milieux et d'arracher tout d'abord les petits aux contaminations dégradantes."

" Bravo, F. Delpéch, opine un collaborateur à *La Croix* (3 juin), j'espère que vous allez bientôt nous annoncer qu'avec un certain nombre de vos FF. choisis dans les Loges les plus *select* de Paris, vous avez commencé ces visites bien-faisantes dans les tanières dont vous nous parlez et y distribuez godillots et culottes, conseils et aumônes, soins aux malades et alphabets aux enfants, afin de " pratiquer efficacement le principe de solidarité démocratique." Mais en attendant que vous ayez, vous et votre groupe, réalisé toutes ces merveilles et parcouru ce champ immense ouvert devant votre activité, pourquoi cherchez-vous sans cesse, vous et tous les francs-maçons, à paralyser, à tracasser de mille manières ceux qui n'ont pas attendu votre appel pour visiter les pauvres gens, chercher à les moraliser et aider leurs enfants à devenir honnêtes. Ignorez-vous donc que les catholiques, prêtres en tête, se dévouent à cette tâche ingrate et nécessaire? N'est-ce pas celle des membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, des Sœurs de Charité, des admirables Petites-Sœurs gardes-malades des pauvres, de l'Œuvre des faubourgs qui s'occupe spécialement de vêtir les enfants pour leur permettre d'aller en classe? Et ce sont tous ces " braves gens " que vous traquez, persécutez et cherchez à priver de leurs ressources dont la plus grande part allait aux pauvres."

* * *

Ces "braves gens", que la persistante injustice des puissants devrait laisser, s'inclinent pourtant devant les épreuves voulues ou permises par Dieu. En général, la violence n'est pas leur fait. Parfois, cependant, on dirait que la mesure est pleine, et... sans approuver on est au moins tenté d'excuser. Le 4 juin, sous la coupole du Panthéon, au moment où se terminait la grande cérémonie de la panthéonisation de Zola, l'auteur de *Pot-Bouille* et de *J'accuse*, un rédacteur au *Gaulois*, M. Grégory, a tiré deux balles de revolver sur M. Alfred Dreyfus, le triste héros de l'Affaire. Il est impossible d'écrire qu'il a bien fait. La violence et le meurtre ne sont pas licites. Mais je soupçonne une foule de "braves gens" qui — s'ils font partie du jury — pourraient bien être indulgents à Grégory. Pourquoi ce Dreyfus n'a-t-il pas la décence au moins de se cacher ?

* * *

Dans un article à *La Croix* (12 juin), M. de Mun, dont les coups de plume autant que jadis les discours valent des coups de clairons pour stimuler à l'enthousiasme des grandes causes, rendait compte de la solennelle et imposante manifestation catholique, dans laquelle, pour la clôture du congrès diocésain de Paris, à la salle Wagram, le 10 juin, Mgr l'archevêque de Paris a paru, pour la première fois (depuis bien longtemps) au milieu du peuple chrétien, "non plus dans le recueillement grave et majestueux du temple divin... mais au milieu des frémissements de la foule, dans le cadre vulgaire d'une salle destinée aux réunions publiques". "Quand Son Eminence parut, quel spectacle ! Car, il faut le noter très expressément, les six mille hommes de l'autre soir, ce n'étaient point des mondains, ce n'étaient même pas, en majorité, des prêtres et des hommes d'œuvres. C'étaient des hommes de travail manuel des étudiants, des employés, des ouvriers. Lorsqu'à l'extrémité de l'étroit passage tracé dans les rangs pressés, émergeant de ce peuple debout, comme d'une troupe sous les armes surgit le drapeau, l'archevêque, en manteau violet, parut sur l'estrade accoutumée à d'autres fardeaux, la clameur redoubla, prolongée, vibrante : puis, dans une respectueuse attente, un silence se fit, très solennel, et la voix claire du prélat annonça la prière. Alors, dans toute la salle, sur les fronts et les poitrines, on vit, d'un seul mouvement, se dessiner lentement de larges signes de croix non de ceux que dissimule le respect humain ou qu'embarrasse la toilette féminine, mais de ces grands gestes chrétiens qui parlent et qui confessent. Aucune profession de foi ne saurait égaler ce signe de croix simultané de six mille hommes."

* * *

Beaucoup, parmi nous, au Canada, lisent les journaux et les revues de France. C'est un fait. Mais choisit-on toujours bien ses lectures ? Hélas ! la réponse est facile. Et pas n'est besoin pour dire "hélas", de penser au mauvais journaux et aux feuilles pornographiques qui nous inondent. Parlons seulement des pages littéraires des revues qui se respectent ; celles-là les choisit-on ? Hélas ! on aime mieux la couleur rose et la feuille agréable pimentée. La revue ou le journal qui se présentent sous l'étiquette catholique, des catholiques n'en veulent pas sans examen ! "Bah, des sermons, nous en aurons toujours" ! Qui sait, peut-être qu'il vous manquera celui dont vous auriez besoin, et que telle revue, le "Mois" par exemple, ou tel journal vous eut apporté ?

D'ailleurs, la Croix de Paris et l'Univers — pour ne parler que de ces deux là, sont aussi intéressants, aussi bien faits, aussi documentés sur tout que le sont les autres grands journaux. Vous refusez de le croire, sans voir ! Vous avez doublement tort.

A partir du 3 novembre 1908. — 75° anniversaire de sa fondation, l'Univers des Veillot aura six pages par jour, et sa rédaction sera activée par la collaboration des meilleures plumes de France. "Il faut — expose le programme de la réorganisation — que les catholiques aient un journal fortement doctrinal et documenté ; fidèlement uni à l'autorité religieuse et néanmoins n'engageant que lui-même ; capable d'imprimer à ses lecteurs une impulsion commune et suivie ; satisfaisant aussi leurs goûts littéraires, leurs curiosités scientifiques, leurs intérêts sociaux ; embrassant enfin la vie de l'Eglise dans toutes les parties du monde et sur tous les terrains de l'activité humaine : toutes ces questions traitées par des spécialistes."

Voici, du reste, la composition du futur bureau de rédaction, c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire du journal que de faire connaître cette liste de noms exceptionnellement brillante et sûre :

REDACTION :

Directeurs politiques : MM. Auguste Roussel, François Veillot.

Redacteur en chef : M. Arthur Loth.

Secrétaire général : M. R. de la Tour du Villard.

Rédacteurs :

MM. Eugène Tavernier, Le Gay, *secrétaire de la rédaction*, H.-G. Fromm, Nemours-Godré, J. Mantenay, Robert Duval, Marcel Duminy.

Directeur du secrétariat social : M. Victor de Clercq.

Directeur du service d'informations : M. Edouard Bernaert.

Pour ses articles de fond, ses chroniques et ses variétés, l'Univers s'est en outre assuré les collaborations suivantes :

MM. René Bazin, Paul Bourget, le marquis Costa de Beauregard, Emile Faguet, Etienne Lamy, le comte Albert de Mun, de l'Académie française.

Mgr Baudrillart, *Recteur de l'Institut catholique de Paris* ; Mgr Perriot, directeur de l'Ami du Clergé.

MM. l'amiral de Cuverville ; de Las Cases, *sénateurs*.

MM. de Castelnau ; de Gailhard-Bancel ; l'abbé Gayraud ; Groussau ; Leroche, *députés*.

MM. l'abbé Bertrin, de l'Institut catholique de Paris ; l'abbé Cetty, curé de Mulhouse ; le chanoine Contestin ; l'abbé Crouzil, de l'Institut catholique de Toulouse ; le chanoine Delfour, de l'Institut catholique de Lyon ; l'abbé Prosper Gérard, l'abbé Guibert, supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris ; le chanoine Janvier, prédicateur de Notre-Dame de Paris ; l'abbé Terrasse ; le chanoine Vaudon, supérieur du Grand Séminaire de La Rochelle.

MM. d'Azambuja ; Henri Bazire, président honoraire de l'A. C. J. F. ; Gabriel Collin ; Paul Combié ; Jacques de Coussanges ; Ch. Daniélou ; François Descostes ; Duthoit, de l'Institut catholique de Lille ; Jules Cauvière, de l'Institut catholique de Paris ; le vicomte de Chappedelaine ; Charaux, de l'Institut catholique de Lille ; Maurice Courcelle ; Eugène Flornoy ; Ch. Huit ; Henry Joly, membre de l'Institut ; Manuel Lefranc ; Jean Lerolle, président de l'A. C. J. F. ; Maze-Sencier ; Joseph Ménard, conseiller municipal de Paris ; Ch. de Montenon ; Jacques Rocafort ; le duc de la Salle de Rochemaure ;

Terrat, de l'Institut catholique de Paris ; Zamanski, secrétaire de l'Association catholique.

* * *

Si le cadre de notre chronique nous permettait d'aborder plus au long la haute politique, il y aurait, ce mois-ci, des choses bien intéressantes à raconter au sujet des voyages de notre roi Edouard VII — qu'on nomme le "prince des diplomates" après l'avoir salué "le roi pacificateur". Je renvoie ceux que ce sujet peut intéresser à la *Chronique des Revues* que publie la *Revue Canadienne* (livraison de juillet) (1).

* * *

En Amérique non plus la politique ne chôme pas. Le choix du candidat à la succession du Président actuel des Etats-Unis, par la convention républicaine à Chicago (17 juin), a été marqué par une explosion d'enthousiasme en l'honneur de M. Roosevelt telle que les journalistes se sont déclarés incapables de la décrire. Et pourtant qu'est-ce que ces Messieurs ne peuvent pas décrire, de ce qu'ils ont vu et de ce qu'ils n'ont pas vu ? La convention républicaine ayant élu le sénateur Lodge comme son président, celui-ci fit un discours au cours duquel il déclara "que le Président Roosevelt est l'homme le plus calomnié mais le plus populaire du parti républicain..." A ce moment les acclamations interrompirent l'orateur et durèrent quarante-cinq minutes. C'est un record ! Plus tard, M. Taft, membre déjà du cabinet de M. Roosevelt, qui a déjà traité avec le Pape dans l'affaire des Philippines et passe pour sympathique aux catholiques, a été élu comme candidat républicain à la prochaine élection. Le candidat démocrate n'est pas encore choisi ; on pense que ce sera de nouveau M. Bryan. Nos journaux ont noté que M. Taft a l'habitude de passer ses vacances d'été à la Malbaie.

Voici la prière qui a été dite à l'ouverture de la convention républicaine qui a élu à Chicago M. Taft comme candidat à la Présidence. Elle a été lue par Mgr Muldoon, évêque auxiliaire de Mgr l'archevêque catholique de Chicago (Mgr Quigley — un Canadien). Nous donnons cette prière en anglais pour plus d'exactitude. C'est un superbe "Notre Père" :

In the name of the Father and of the Son and of the Holy Ghost: Almighty and eternal God, we humbly beseech Thee mercifully to give ear to the prayers here offered by Thy servants in behalf of the whole nation. We humbly implore Thee to bless, to guide and to direct the deliberations of this convention for the greater peace, security and happiness of the whole people. We offer these prayers to the glory of Thy name and for our own good. Grant to us all peace, and patriotism through Jesus Christ, our Lord, who taught us to pray to Thee, saying : Our Father who are in heaven, hallowed be Thy name. Thy kingdom come. Thy will be done on earth as it is in heaven. give us this day our daily bread, and forgive us our trespasses as we forgive those who trespass against us, and lead us not into temptation, but deliver us from evil. Amen. In the name of the Father and of the Son and of the Holy Ghost. Amen.

* * *

Pendant que Mgr Muldoon récitait ce "Notre-Père", pour appeler les bénédictions du ciel sur les délibérations si importantes des délégués américains, y avait-il dans l'assistance union complète des volontés et des cœurs tendant

(1) Administration : 185 rue Saint-Denis, Montréal.

vers ce Dieu tout-puissant qu'on invoquait ? Il ne faut pas juger témérairement des intentions ; mais la composition même de ce corps délibérant autorise bien quelques doutes.

Tandis que, sûrement, à de bien rares exceptions près, c'est un même cri de cœur, cri de foi et de patriotisme, qui jaillissait à Québec, au pied du monument Laval qu'on inaugurerait, le 22 juin dernier, des milliers et des milliers de poitrines canadiennes-françaises, groupées là, imposantes comme un rempart et éloquentes comme une page d'histoire. La Fête-Dieu le 21, l'apothéose de Laval le 22 et la Saint-Jean-Baptiste le 23 : ça été trois jours incomparables. Des canadiens-français, venus d'ailleurs, ont pu juger que des fêtes qui étaient celles du Canada français tout entier étaient peut-être trop uniquement québécoises. Mais était-il possible qu'il en fût autrement ? Sans exclure personne, n'était-on pas en droit de proclamer par le fait que la note québécoise est de toutes la plus canadienne ? En tout cas ces fêtes ont été imposantes, et, on se sentait fier, là-bas, en écoutant des hommes comme Mgr Bégin, M. Turgeon, Mgr Roy, M. Chapais... d'être Canadien !

Je ne puis même pas songer à analyser ici des discours qui sans doute vibrent encore dans toutes les mémoires ; mais il est trois voix qui ont parlé ce jour-là à la nation canadienne dont j'aurais tenu en particulier à garder quelques échos dans ces trop modestes pages : la voix de l'Eglise la voix de l'Angleterre et la voix de la France. Ce serait encore trop pour le cadre restreint dont je dispose. Son Excellence Mgr Sbarretti, délégué apostolique, au nom de l'Eglise, l'éloquent Père Hage et M. l'avocat Gerlier, délégué de la jeunesse catholique française, au nom de la France, nous ont dit à Québec des choses bonnes à entendre, consolantes et encourageantes. Enfin, et en un sens surtout, le représentant officiel de l'Angleterre, notre gouverneur-général Lord Grey a été magnifique de tact et de dignité. Depuis Lord Elgin et Lord Dufferin, je ne sache pas qu'un gouverneur du Canada ait plus justement rendu hommage à notre race et à notre foi nationale.

"Laval, a dit M. le gouverneur, était convaincu que les vertus familiales sont le meilleur fondement de la prospérité et du bonheur d'un peuple. Il a écrit sur ce sujet un livre dans lequel vos aïeux ont puisé des leçons qui sont venues jusqu'à vous et qui ont fait de la race d'origine française en Amérique un des plus beaux joyaux de la Couronne. Les excellentes mœurs des familles canadiennes, si nombreuses ; leur humeur joviale, illuminée par l'esprit d'affection et de respect envers l'autorité, sont une bonne semence que le grand Laval a confiée à la terre d'Amérique, et qui peut prédire quel fruit elle produira ? Le premier, il a compris qu'il faut allier la science à la religion, et il a fondé ce séminaire de Québec, dépositaire de son enseignement et des meilleures traditions canadiennes."

Dans le même discours, Lord Grey faisait plus loin à la lettre du Pape Pie X aux évêques canadiens — dont nous avons déjà parlé dans cette chronique — une très digne allusion."

"Je me réjouis à la pensée que la libéralité des institutions britanniques a toujours protégé et encouragé l'œuvre de Mgr de Laval. Sa Sainteté Pie X, dans cette lettre qui, comme vous l'avez dit, restera l'un des documents les plus précieux de notre histoire religieuse et politique, l'a reconnu, et vous savez que, grâce à une protection toute spéciale, l'Eglise, chez vous, jouit d'une liberté plus grande peut-être que partout, et cette protection toute spéciale a mérité de votre part, je me plais à le reconnaître, une loyauté inaltérable envers la Couronne britannique."

Enfin, au sujet du futur troisième centenaire, qui lui tient tant à cœur, le gouverneur général ajoutait pour terminer :

"Dans ce spectacle unique que nous offrirons au monde, sur ces plaines fameuses où la fortune sourit tour à tour aux deux armées et où vos ancêtres et les miens se couvrirent d'une gloire impérissable, on constatera

combien durable a été l'œuvre de Champlain et de Laval, puisqu'après trois siècles, grâce à vous, leurs continuateurs, le génie français rayonne encore par toute l'Amérique du Nord, et combien sage a été l'influence de la Couronne britannique, puisque, sous son égide et grâce à l'union des cœurs, la liberté civile et religieuse a vu son complet épanouissement."

Quelqu'un disait, après avoir relu le discours de Lord Grey aux fêtes du Monument Laval: " Soit, il a mérité qu'on ne lui fasse pas grise mine aux fêtes du troisième centenaire ! "

Ce monument Laval — qui est très imposant, dit-on — il ne faut pas oublier qu'il est l'œuvre de notre grand artiste Philippe Hébert. Le ciseau du sculpteur montréalais est en train de semer des statues un peu partout sur notre sol: Maisonneuve, Bourget, Crémazie, Laval... et tant d'autres dont nous sommes fiers.

* * *

Au lendemain de ces trois jours de fêtes inoubliables, le successeur de Mgr de Laval, le savant et saint Mgr Bégin donnait à son clergé et à ses fidèles, à la date exacte du 24 juin, l'un des plus beaux mandements qu'il soit possible d'imaginer. Cette page d'histoire et de doctrine est digne des actes des Pères de l'Eglise. Les souvenirs qu'elle consacre et les conseils qu'elle précise devraient être lus et médités à genoux par tous les Canadiens français qui ont au cœur l'amour de leur foi et de leur race. Avant de régler le dispositif par lequel le vénérable archevêque décide ce qui sera fait dans les églises de son diocèse le 3 juillet, jour de l'anniversaire de la fondation de Québec et du pays, et le 26 juillet, jour où la sainte messe sera célébrée sur les Plaines d'Abraham, pour la glorification publique de ce troisième centenaire, Sa Grandeur écrit en conclusion de son superbe mandement ces lignes touchantes: " Mais comment pourrais-je achever autrement que par une prière et une bénédiction: la prière du père vieillissant pour les fils que Dieu lui a donnés et tous ceux qui naîtront d'eux, la bénédiction du Père commun des fidèles à ces Benjamins de la grande famille catholique qu'il aime avec une particulière tendresse et qui descendra sur vous par la main et la voix de votre archevêque? — Daigne le Dieu tout-puissant et miséricordieux, le Dieu de Laval et de Champlain, le Dieu de nos martyrs et de nos héros, exaucer cette prière qui montera vers lui avec celle de tout le peuple! Puisse cette bénédiction vous conserver longtemps et toujours, vous, vos enfants, et les enfants de vos enfants, dans ces convictions religieuses et cette pratique chrétienne qui sont votre honneur, votre consolation, votre force! Puisse, dans cent ans, et dans trois cents ans, un autre successeur de Mgr de Laval vous retrouver dans vos enfants français encore, catholiques toujours, autour de l'autel du Dieu vivant, et vous bénir dans vos descendants, comme je les aurai bénis dans leurs pères! "

* * *

Dans la série des grandes fêtes de Québec, notre populaire Saint-Jean-Baptiste a brillé d'un éclat singulier. Le discours de Mgr Roy, le nouvel évêque auxiliaire, au pied du monument Laval, a été une véritable emportée. Ceux qui l'ont entendu en parlent tous avec une profonde admiration.

A Montréal aussi, la Saint-Jean-Baptiste a été chômée. C'est à l'église du Saint-Enfant-Jésus (Mile-End) que la fête principale a eu lieu, le 24 juin, avec procession, concert-promenade, discours et d'abord messe solennelle et sermon. M. le chanoine Lepailleur, curé du Saint-Enfant-Jésus a chanté lui-même la messe, en présence de Mgr l'archevêque. Mgr l'auxiliaire, grand

nombre de prêtres et de citoyens éminents assistaient. M. l'abbé Anatole Martin, de la cathédrale, a prêché avec un remarquable succès.

Dans plusieurs autres paroisses, à Saint-Jean-Baptiste, à Saint-Pierre, à Emardville, les patriotes ont manqué leur joie, le dimanche de la solennité (28 juin).

À Sherbrooke, on solennisait le 50e anniversaire de la fondation de la Saint-Jean-Baptiste. M. de la Bruère, surintendant de l'Instruction publique qui assistait en 1858 à la première célébration dans la capitale des Cantons de l'Est, a été au jour du cinquantenaire l'un des principaux orateurs avec le Rév. Père Louis Lalonde et l'honorable Thomas Chapais. À cette occasion, on a publié une intéressante brochure-souvenir, où se trouve en résumé l'histoire, depuis 50 ans, de la naissance à la vie et des progrès incomparables de la nationalité canadienne-française dans ces Cantons de l'Est.

Enfin, je me reprocherais de ne pas signaler au moins d'un mot la Saint-Jean-Baptiste des Colons du Nord de la région du Nomingue, à l'Annonciation, célébrée, le 14 juin, sous la présidence d'honneur de Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal.

En deux mots, la vie nationale n'est pas morte chez nous. L'amour de la foi et de la race palpité toujours au cœur des Canadiens. S'il y a des points noirs à l'horizon — et il faut les voir, il y a aussi plus d'un motif d'espérer — ce qu'il ne faut jamais oublier non plus.

En plein milieu de toutes ces fêtes et réjouissances patriotiques, un grand malheur, une calamité nationale si l'on peut ainsi dire, nous a visité. La jolie ville des Trois-Rivières a été en grande partie détruite par un violent incendie. Près de 300 immeubles ont été rasés, et on chiffre les pertes matérielles à 5 millions. C'est une allumette jetée imprudemment dans une boîte pleine de paille par une fillette qui cherchait une balle perdue, qui a causé ce désastre. Les gens des Trois-Rivières se sont montrés admirables dans l'épreuve. On vient à leur secours. Une quête dans les églises de Montréal a permis à Mgr l'archevêque de faire tenir à Mgr Cloutier quelques 5,000.00 dollars. Trois-Rivières renaîtra de ses cendres plus moderne et plus belle sans doute. Mais on regrettera toujours la vieille église (de 1714) qui était une vraie relique en notre jeune pays. "Mieux vaut, sans doute, qu'elle ait péri, sous l'action des flammes, nous disait-on, que sous la pioche du démolisseur comme on menace de le faire pour Notre-Dame de Pitié à Montréal!" Ce cri d'une belle âme est une juste protestation contre ces hommes de progrès non éclairés qui ne savent pas comprendre et respecter les vœux souvenirs! Si l'incendie passe, ou l'inondation, ou toute autre force majeure, inclinons-nous, soit! Mais quand nous le pouvons, gardons nos reliques et nos vieux souvenirs. Nous n'en avons déjà pas tant, et nos jeunes générations ont besoin de voir ces témoins du passé qui souvent donnent comme une sensation des traditions d'antan. Respecter l'histoire c'est faire vivre le sentiment de la patrie. Nous l'avons dit, à cause de leurs épreuves et à cause de leur générosité d'âme les trifluviens méritent deux fois nos sympathies.

Je regrette de n'avoir plus que juste la place de mentionner, parmi les fêtes du mois, de portée moins générale, celle du 60e anniversaire du Collège Sainte-Marie à Montréal, celle du cinquantième de sacerdoce du Père Lefebvre, O.M.I., à Lowell, celle de M. Lefebvre, p. s. s., à Oka (noces d'or

également) celle de l'excellent M. Duprat, ancien curé, retiré à Mascouche (des noces d'or toujours), et celle enfin de M. le curé Vaillancourt, de Sainte-Thérèse (noces d'argent celles-là) — Mais il me faut me borner à cette mention.

De même les fêtes du 60e du collège de Berthier auraient mérité plus et mieux qu'une simple mention.

Dès aujourd'hui, je tiens à signaler quelques publications récentes : les *Messages* de Mgr Emard, le *Dictionnaire biographique* du clergé canadien-français de l'abbé Allaire, le *Dictionnaire historique* des Canadiens et des Métis français de l'Ouest du Père Morice, O. M. I., les volumes des Révérends Pères Gonthier, S. J., et Duvic, O. M. I., sur le nouveau décret de Rome *Ne Temere*, au sujet du mariage et des fiançailles, et les volumes d'histoire sainte de M. l'abbé Baillargé. Ce sont là, à des titres divers, des volumes ou des brochures qu'un prêtre canadien ne regrettera pas d'avoir sur sa table. On peut s'adresser aux libraires.

* * *

J'ai quatre noms canadiens à ajouter à la liste déjà longue depuis cinq ans de nos défunts, ce sont ceux de

M. l'abbé Noël-Etienne Demers, ancien curé d'Ormstown et de Rigaud, décédé chez son frère M. le curé de Sainte-Brigide de Montréal, le 28 juin, à l'âge de 63 ans ;

M. l'abbé Louis-Côme Lavoie, curé de Cacouna, décédé dans sa paroisse, le 26 ju'n, à l'âge de 51 ans ;

M. l'abbé Emile Léger, secrétaire particulier de Mgr Emard, décédé accidentellement à Port-Lewis, le 22 juin, à l'âge de 25 ans ;

Le Rév. Père Ludger Arpin, des Jésuites, fondateur et ancien curé de la paroisse de l'Immaculée Conception à Montréal, décédé à Montréal, le 30 juin, à 66 ans.

De profundis clamavi.....

L'abbé Eli J. Auclair



IL N'Y A PLUS D'HOMMES !

Le spectacle du monde contemporain n'est pas fait pour nous donner une haute idée de sa vertu. Qu'y voyons-nous ? Des hommes prosternés à deux genoux devant la fortune, adorant ses moindres caprices ; des âmes immortelles, destinées à être le tabernacle de Dieu et à porter sur leur front un rayon de la divinité, roulant, péle-mêle avec toutes les infamies, dans le torrent fangeux des passions ; des consciences tournant au moindre souffle du vent et jetant sans scrupule par-dessus bord tous les principes de la justice et de l'honnêteté ; des chrétiens abandonnant lâchement la foi de leurs pères par crainte d'un sourire ou d'une parole de mépris. Allez dans le monde politique, vous y rencontrerez des hommes se livrant à d'inavouables agissements, obéissant à l'opinion et se laissant entraîner à des actes méprisables où sombre ce qui leur reste de dignité. Pénétrez dans nos salons mondains et dans nos clubs en vogue et faites le bilan de ce qui s'y passe : paroles déshonnêtes, propos scandaleux et méchants, fréquentations suspectes, voilà ce qu'il faudra chaque jour écrire au tableau. Ailleurs, dans le commerce et l'industrie, on n'entend parler que d'agiotages, de manœuvres frauduleuses, d'usure déguisée, d'oppression et d'exploitation de l'ouvrier. Et s'il nous était donné de mesurer le nombre et la profondeur de toutes les misères cachées, que de compromis, que de trahisons du devoir et de la foi jurée nous découvririons !

Le temps où, selon la parole de l'Écriture, "on appelle bien ce qui est mal et mal ce qui est bien," n'est-il pas venu ?

On m'accusera probablement, dans certains milieux peu clairvoyants et surtout trop optimistes, de noircir le tableau à plaisir. C'est possible, mais j'ai l'intime conviction que ce que je viens d'écrire n'est qu'une peinture bien infidèle des mœurs de ce temps qui semble n'obéir qu'au plaisir ou à l'intérêt.

Dans vos conversations, qu'alimentent presque exclusivement la grande presse à nouvelles ou les potins de la rue, est-il question d'autres choses que d'âmes en détresse, de familles qui se dissolvent, de scandales qui éclatent, de crimes que se commettent ? Dans vos théâtres ne met-on pas en scène, et cela aux applaudissements de la foule, les pires vices de notre époque ? Depuis quelques années ne s'est-il pas trouvé parmi nous de courageux moralistes qui, dans des livres documentés, ont, malgré l'indifférence béate des uns ou les murmures intéressés des autres, mis à découvert les plaies hideuses qui nous dévorent, appauvrissent notre race et la conduisent à la déchéance et à la mort ? En chaire, nos prédicateurs cessent-ils de rappeler au peuple les grands préceptes de la morale évangélique ? Il me semble, au moins à ceux qui croient que la chaire chrétienne n'est pas le lieu pour se tailler une réputation de beau diseur en flattant la foule ou en l'amusant avec les hochets surannés d'une théorique vieillotte, il semble que les vrais apôtres du Christ n'aient pas assez de véhémence pour tonner contre les vices actuels qui mettent en péril la civilisation.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer que la vertu est un phénomène aussi rare que les grands animaux de l'âge antédiluvien. Ce serait une grossière exagération. En notre pays comme ailleurs, nous connaissons des hommes et des jeunes gens d'une vie morale irréprochable, nous avons sous les yeux des exemples de dévouement, d'abnégation, de sacrifices poussés jusqu'à l'héroïsme et dignes des plus belles époques de l'histoire de l'Église. Mais ces exemples sont de plus en plus rares. Les consciences intègres, les chrétiens

vraiment d'ignes de ce nom sont le petit nombre, l'infime minorité au milieu de l'immense armée des baptisés.

Comment pourrait-il en être autrement ? Notre siècle s'est attaché aux joies de la chair. En tout et partout, il recherche le luxe, le bien-être, le confort, les divertissements. Il faut, coûte que coûte, gagner de l'argent, parce qu'il donne la jouissance. Jouir, voilà ce qui complète l'homme, ce qui le place véritablement au pinacle ! Les autres vieilles ambitions même dévoyées, celles que caressaient les générations qui nous ont précédés, sont envolées. Notre ambition à nous, fils du XXe siècle, n'est que le désir ardent de trouver et de savourer plus ou moins de plaisirs. C'est là le dernier mot de presque toutes nos pensées, de toutes nos amours.

Dans cet atmosphère chargé de sensualisme et de frivolité, les âmes ne vivent plus, elles végètent. Ne pouvant plus respirer l'air pur des sommets, elles meurent. Cherchez autour de vous les âmes vraiment vivantes, vraiment agissantes. Où sont-ils ces êtres que les Romains, dans leur langage expressif, désignaient fièrement d'un nom qui est le signe de la force, *v.r.*, c'est-à-dire un homme de volonté ?

Nous avons encore de grands artistes, des poètes aux idées généreuses, des diplomates et des orateurs puissants, mais des hommes vraiment maîtres de leurs actes, qui se possèdent qui ont des convictions, des principes et qui leur sont fidèles toujours, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, qui pour le triomphe d'une idée juste sauront souffrir, où les trouver ? Faites-en le dénombrement ! A votre tour vous serez obligés de répéter le cri de détresse échappé des lèvres de Jouffroy : *Il n'y a plus d'hommes !*

Ce qui manque en notre temps de servilité vis-à-vis des autres et de lâcheté vis-à-vis de soi-même, c'est le caractère. Qu'importe que vous soyez des hommes de talent et de génie, si vous n'avez pas de caractère, vous ne serez jamais, permettez-moi cette expression, que des *homunculi*, des moitiés d'hommes, des propres à rien, des êtres qui traîneront une vie misérable et ne laisseront après eux aucune trace, car suivant le mot de Chamfort : "quinque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose."

N'a-t-on pas cependant proclamé bien haut et partout, depuis la tribune du parlement jusque dans les moindres réunions populaires, que *l'instruction faisait tout l'homme*, qu'elle suffisait à lui inspirer l'énergie, la sagesse et les hautes vertus ? C'est pour faire des hommes que l'on a multiplié les écoles au prix des plus grands sacrifices financiers. Non seulement l'instruction est donnée au peuple dans les écoles primaires, mais les études supérieures elles-mêmes lui sont largement ouvertes. Le monde a grandi en science, c'est un fait. Constate-t-on même progression dans sa vertu ?

"Un fait est incontestable, écrivait un homme qui certes n'est point suspect, Michelet, au milieu de tant de progrès matériels, intellectuels, le sens moral a baissé. Tout avance et se développe ; une seule chose diminue, c'est l'âme."

Nous avons tort de demander à la science ce qu'elle ne peut donner.

La vertu est en dehors de son domaine. Ni les mathématiques, ni les sciences naturelles, ni la littérature, ni le droit, ni la philosophie, ni même les sciences de l'ordre divin ne font de nous des hommes. L'instruction vise l'esprit, elle n'atteint la volonté et le cœur que par contre-coup. On peut cultiver son esprit et laisser son âme en friche. Cela est si vrai que l'on voit des savants à l'âme vile et médiocre ; tout est lumière dans leur intelligence et profondes ténèbres dans leur cœur. A quel résultat pratique est-on arrivé dans notre pays, où le peuple, depuis quelques années, est nourri, saturé de science humaine ? On a stупulé, excité ses convoitises ; on a jeté au sein de ses masses des germes de corruption et de révolte ; on les a livrées au mauvais génie des révolutions.

Affirmer que l'instruction est moralisatrice, cela ne tient pas contre la lecture d'une page d'histoire ou d'une feuille de statistique. On était certainement plus instruit à la cour de Versailles, sous Louis XV, que dans un village de la Basse-Bretagne ou dans les montagnes de la Franche-Comté, y était-on plus moral ? La réponse est facile à faire. Les tableaux comparatifs des criminalistes la font chaque jour pour nos populations (1).
Deux-Mondes," 1er décembre 1907.

"Le progrès dans la connaissance et dans le maniement des forces naturelles est indubitable, écrivait récemment un penseur ; il ne peut rien pour la justice, il s'emploie à merveille à la violer." (2)

Une autre illusion fort commune de nos jours, c'est qu'on peut devenir meilleur en faisant de grands discours sur la morale et la vertu.

S'il en était ainsi, bien peu d'époques, il faut l'avouer, auraient été aussi parfaites que la nôtre. La manie de moraliser est devenue une mode, et même chez beaucoup, une maladie ; et comme une certaine littérature donne le ton, la prédilection pour ce genre d'exercice ne fait qu'augmenter.

On moralisait, d'après Horace, dans la Rome de la décadence. Il n'y avait pas d'orgie ni de festin qui ne fût agrémenté par un discours sur la vie vertueuse. Les vieilles marquises poudrées du XVIIIe siècle aimaient elles aussi à parler de vertu ; et cependant personne ne soutiendra que l'époque de Voltaire et de Rousseau fût l'âge d'or de la morale, ni la *Nouvelle-Héloïse* le code de la vertu.

Pour devenir des hommes, il faut une volonté forte, capable d'entreprendre un travail sérieux pour la réforme des défauts et l'acquisition des vertus. C'est précisément ce qui a manqué à un grand nombre de nos concitoyens. On a fait d'eux des lettrés, des savants, des hommes de carrière, ce qui était bien sans doute, mais on a oublié d'en faire des hommes de caractère. On a développé l'intelligence outre mesure et on a laissé de côté la volonté, comme s'il se fût agi d'une quantité négligeable. On a tout mis en œuvre pour façonner des intellectuels et des bacheliers et on ne faisait rien ou presque rien pour préparer les jeunes gens aux luttes de la vie. Ce qui nous fait défaut, ce n'est pas l'instruction, c'est l'éducation.

C'est la force morale qui fait la grandeur et la vitalité des peuples comme des individus. C'est elle qui les pousse toujours plus avant vers le progrès, les préserve des révolutions sanglantes et des irrémédiables déchéances. "Ce qui soutient le monde, disait F. Brunetière, et, de génération en génération, pour ainsi dire, ce qui l'empêche de retomber à la barbarie, ce ne sont pas les progrès de la mathématique et de la chimie, ni ceux de l'histoire ou de l'érudition, mais ce sont les vertus actives, le sacrifice de l'homme et cette abnégation de soi dont le christianisme a fait la loi de la conduite humaine." (3)

* * *

Soyez bien convaincus, jeunes gens, qu'il nous faut, à l'heure actuelle, autre chose que des viveurs et des jouisseurs qui ne pensent qu'à s'amuser, autre chose que des vendus prêts à toutes les compromissions et à toutes les capitulations, autre chose que des girouettes tournant au moindre souffle du vent, autre chose que des pâtes molles, que le premier venu peut pétrir et façonner comme il l'entend, autre chose que des esprits vains et superficiels, mobiles et fantasques qui n'ont que le culte de la bagatelle ; ce qu'il nous faut

(1) M. JOLY. — *Le problème criminel au moment présent*, "Revue des

(2) CH. RENOUVIER. — *Le Personnalisme*, p. 263 (Alcan, Paris).

(3) Conclusion au 6e vol. des *Missions catholiques*, du P. PROLET.

ce sont des cœurs ardents prêts à toutes les luttes, des volontés de fer capables de tous les vouloirs.

C'est pourquoi, après avoir parlé ailleurs (1) de la *préparation intellectuelle* nécessaire pour remplir votre mission, mon devoir est de vous entretenir maintenant de cette autre préparation sans laquelle la première ne servirait à rien, de la *préparation morale*.

Mon ambition de prêtre et d'ami est de vous aider à devenir des hommes de caractère, ouvriers intelligents et actifs des grandes choses que la Providence réserve aux jeunes d'aujourd'hui. Votre avenir et celui de notre France bien-aimée est entre vos mains. Si la jeune génération qui se lève, et sur laquelle même les plus sceptiques et les plus blasés de ses aînés fondent leurs espérances, se prépare résolument aux luttes de demain, si elle sait être plus vaillante que sa devancière, elle détournera de notre pays les terribles catastrophes qui le menacent et nous verrons, j'en ai le ferme espoir, le triomphe de la justice, de la vérité et de la liberté.

Quand je vous parlais de formation intellectuelle, vous pouviez, pour vous dispenser de tout travail, arguer de la faiblesse de votre esprit, que sais-je encore, mais ici, à moins d'être atteints d'idiotisme ou de folie, pas d'excuses possibles. "Une action vertueuse, disait un jour Jules Lemaitre, est l'œuvre d'art permise à ceux qui ne sont pas artistes." Et c'est avec cela qu'on fait des merveilles. "Tous les jours, ajoutait-il, et plus sûrement que les inventions de la science, la vertu sauve le monde, lui permet de durer." (2)

F. A. VUILLERMET.



LA PERLE

Il pleuvait interminablement, depuis le matin, depuis le commencement de la dernière nuit peut-être, et les rues de Paris avaient leur glacis de boue couleur de café au lait. J'avais trotté, comme un fiacre, à travers deux ou trois quartiers de la rive gauche, allant d'un dispensaire à une crèche, visitant des amies riches que j'intéresse à mes amies pauvres, lorsque, vers la fin de l'après-midi, je me décidai à rentrer chez moi. J'étais lasse. Chez moi, c'est quelque part au delà de l'Elysée. Je sentais le poids de ma jupe, de l'air saturé d'eau et de fumée, le poids aussi des misères vues et entendues. Les médecins, les chasseurs, les soldats connaissent la songerie stérile de ces retraites sous la pluie. En passant devant le magasin de l'orfèvre Miège, l'idée me vint, subite et qui m'épanouit : "Si j'achetais le bijou ?"

Le projet était déjà vieux de quelques mois, mais j'avais toujours manqué du temps ou de l'humeur qu'il fallait pour le réaliser. Mes amies me répétaient : "Vous n'êtes pas une religieuse. Vous êtes une vieille fille vivant dans le monde, ayant besoin du monde, et transmettant son aumône aux pauvres qu'il aime par procuration. Passe encore de ne porter que des robes sombres, de paraître en corsage montant dans les dîners et les soirées où nous venons décolletées : tout au moins, ma chère, ayez un bracelet, un collier, un

(1) *La Mission de la Jeunesse contemporaine* (Lethielleux, Paris).

(2) Discours pour les *Prix de Vertu*, — 1900.

médaille au bout d'un fil, une broche même, oui, une broche d'aiguille, si vous voulez, et qu'on puisse voir, quand vous entrez, que deux minutes avant de quitter votre appartement vous avez pensé à nous ! " La plainte était raisonnable, ou m'a semblé l'être. J'étais décidée depuis longtemps. J'ai donc ouvert la porte de Miège, et fait sonner le timbre.

— Je désirerais voir des colliers, or ciselé seulement.

— Très bien, madame.

Deux jeunes femmes se sont levées. Elles étaient assises derrière le comptoir de droite, et, à la façon dont leurs yeux descendirent entre les paupières, examinant mon chapeau, ma robe et mes bottines boueuses, au petit sourire, identique chez elles deux et finissime, qui suivit l'inspection, je compris que j'étais classée dans la catégorie des petites clientes négligeables. Elles se baissèrent, avec un air de nonchalance affecté, et me présentèrent, sérieusement alors et froidement, comme si le devoir officiel commençait à cet instant précis, deux bijoux qui me firent l'impression, l'un de s'appeler Durand l'autre de s'appeler Martin : je les avais rencontrés cent fois.

— Cela se porte beaucoup, dit l'une des vendeuses.

L'autre risqua une variante. Je dis nettement :

— C'est quelconque. Je venais ici pour trouver mieux.

Le sourire finissime reparut, mais il ne s'adressait plus à moi. Je tournai un peu la tête, et j'aperçus, au fond du magasin, dans l'ombre, un gros visage rasé, qui exprimait le plus parfait scepticisme et quelque chose de plus. Ces yeux vifs et mordants, ces lèvres fortes que l'habitude de l'ironie avait abaissées aux angles, et fixées dans un rictus amer, disaient, à n'en pas douter : " Vous vous imaginez que cette cliente a du goût ! Vous me demandez de quitter le tabouret où je médite un dessin nouveau ? Allons donc ! Une poseuse comme d'autres ! Elle veut faire la difficile, et tout à l'heure, elle choisira non pas un collier, mais une chaîne de montre, mesdemoiselles, une gourmette avec un cadenas fabriqué à la douzaine, comme pendentif ! Vous ne connaissez pas le goût de la clientèle moyenne. C'est à faire pleurer. Laissez-moi donc ! " De leur côté, les vendeuses insistaient. Leur regard disait, non moins clairement : " Monsieur Miège, vous ferez bien de venir ? "

Elles eurent gain de cause. Discrètement, légèrement, avec un aplomb qui dénotait aussi de l'habitude, elles s'évadèrent, à droite, à gauche, disant : " Nous allons chercher autre chose. " Et ce fut M. Miège, en personne, qui vint derrière le comptoir.

Il était juste aussi grand que moi. Et je vis, de tout près, l'insondable scepticisme de l'artiste. La voix ne corrigeait en rien l'impertinence de la physionomie.

— C'est un cadeau, bon marché, que vous voulez faire ? Une fête ? Un anniversaire ?

— Non, Monsieur, j'achète pour moi.

— Alors, c'est un bijou de prix ?

— Pas nécessairement : de style, cela suffit.

M. Miège perdit un peu de son mépris.

— Cette petite chaîne plate, fit-il, un chemin d'or avec ronds points d'améthyste, modèle italien, qu'en pensez-vous, madame ?

— Jolie. Trop jeune pour moi. Je vous demande du classique, monsieur Miège, un bijou qui ne crie pas, surtout qui n'ait pas l'air de concourir avec les autres, et qu'on aimerait même au cou d'une voisine.

Brusquement, il ouvrit une armoire, une seconde, une troisième, puis avec une tendresse de geste et une habileté de créateur montrant son œuvre, il me présenta vingt colliers merveilleux, dont il expliquait, d'un mot exact, le dessin, l'esprit, les parentés d'art, les harmonies savantes. Il parlait de ses ouvriers ciseleurs, du temps qu'il avait fallu pour exécuter les pièces, des offres qu'il avait refusées, et il répétait, comme un refrain : " Puisque vous aimez

le beau travail, regardez-moi le mouvement de cette feuille de lierre, et ces deux enfants qui tiennent le médaillon, et ces émaux où le rouge et le vert sont comme des gouffres, on y peut plonger..."

Le coin de la salle était réjoui par la lumière de nos doigts maniant les bijoux. J'avais oublié la pluie et la fatigue. L'orfèvre avait l'air d'oublier que j'étais une acheteuse, et je me demande encore si, en effet, il ne l'oubliait pas. Je choisis une chaîne assez courte, d'un dessin large, qui retenait un médaillon Renaissance. Au bas du médaillon pendait une perle longue. L'orfèvre ayant énoncé un prix qui dépassait notablement mes prévisions :

— C'est grand dommage, lui dis-je, c'est deux loyers de pauvres de plus que je ne veux dépenser. Je vous laisse donc le collier... à moins que vous n'enleviez la perle...

— Enlevez la perle ! interrompit M. Miège, qui reprit le ton du début, vous voulez me faire mutiler une de mes œuvres ! Mais vous n'y pensez pas, madame !

— Je n'y pense plus... Au revoir, monsieur.

Je me détournai, après avoir souri, involontairement, à quelques-unes de ces merveilles que j'allais quitter. Je dis souvent adieu aux choses. Le remarqua-t-il ? M. Miège me rappela :

— Prenez le bijou, dit-il, prenez-le avec la perle, que vous ne payerez pas. Vous le porterez dans les salons de Paris ; il fera, tel que je l'ai rêvé, son entrée dans le monde, avec son air dé page et sa plume blanche ; on devinera qui l'a bâti et habillé, on vous dira : "C'est du père Miège", et vous direz oui ; nous n'y perdrons ni l'un ni l'autre...

— Moi surtout. Mais je quitte Paris en avril.

— Eh bien ! vous reviendrez en avril, et ce que je ne pourrais pas me décider à faire aujourd'hui, je le ferai : il aura vécu cinq beaux mois.

J'emportai le bijou, et la convention fut exactement observée. Plusieurs reconnurent à la correction du style, à la patine de l'or, au moelleux de toutes les courbes un bijou de chez Miège. Je leur racontai l'histoire. "Il faudra voir, dirent-elles, comment elle finira."

Voici comment elle a fini.

A la fin de l'hiver, je suis retournée chez l'orfèvre. En m'apercevant, il eut un petit haussement d'épaules, et dit :

— J'aurais presque autant aimé que vous ne fussiez pas revenue... Une perle... j'ai des clientes qui l'auraient oubliée...

Quand il tint, dans sa forte main gauche, le collier dont la beauté était plus grande à cause de la jeune lumière, il le caressa un moment, s'amusant de l'éclat furtif et du grillotis des maillons qui coulaient. Une nuance d'émotion, très discrète, atténuée l'expression d'ironie que le vieil orfèvre ne devait pas perdre souvent. Il prit une pince, et, serrant légèrement l'anneau qui attachait la perle longue au médaillon :

— Quel crime vous me faites commettre ! dit-il. Mais je sais maintenant qui vous êtes, j'ai pris mes renseignements, mademoiselle ; vous êtes une artiste dans votre genre, une philanthrope... quelqu'un qui n'est jamais content de sa journée, parce qu'il reste trop à faire...

Il sourit, pressa nerveusement sur les deux leviers de la pince, et l'anneau se déhanta déhantant la perle. M. Miège saisit celle-ci, et me la remettant :

— Je ne reprends jamais ce qui est sorti de chez moi, dit-il d'un ton bourru, fuyez en ce que vous voudrez ; vous en aurez le placement, dans vos œuvres.

J'avais le "placement" en effet. J'ai vendu la perle pour cent cent trente francs : le prix de deux loyers de pauvres, comme je l'avais dit à M. Miège.

Extrait de "Mémoires de vieille fille", par RENÉ BAZIN.



EXCELSIOR

(AD STELLAM)

C'était déjà l'heure qui réveille les regrets des navigateurs et attendrit leur âme, le jour où ils ont dit à leurs amis : Adieu ! L'heure où le pèlerin se sent blessé d'amour s'il entend dans le lointain une cloche qui semble pleurer le jour prêt de mourir.

(DANTE, *Purg.*, chant VIII.)

I

La cathédrale de Montbriant, sans avoir la gracieuse magnificence de celle de Chartres, l'immensité de celle d'Amiens, et la réputation de la basilique de Reims, n'en est pas moins un beau monument. Sa construction dura près de trois cents ans, de sorte que, du chœur roman à la tour des cloches, ouvragée en style flamboyant du quinzième siècle, on peut, en étudiant l'édifice, suivre toute l'histoire des transformations de l'architecture gothique.

Avant la Révolution, cette cathédrale était encore bien plus digne qu'à présent de la visite des voyageurs et des antiquaires. De belles verrières, des tapisseries, des stalles sculptées, des reliquaires merveilleusement ouvrés et des ornements magnifiques, l'enrichissaient ; vers 1780, on la citait comme possédant l'un des plus beaux trésors qui fussent en France.

Il y avait alors à la cathédrale un veilleur nommé Ferrand. Ses fonctions consistaient à crier les heures dans un porte-voix, au sommet de la tour des cloches, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. A l'énoncé de l'heure, il ajoutait ces mots :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés !

Si un incendie se déclarait dans la ville ou les environs, il devait tout de suite éveiller le sonneur, et celui-ci mettait immédiatement en branle la cloche du tocsin.

Le père, le grand-père, le bisaïeul de Ferrand avaient été veilleurs, et, en consultant les archives de la cathédrale, on pouvait voir que depuis le jour où la tour avait été terminée, un Ferrand y veillait.

Celui-ci était né dans la tour. Il y avait un jour amené sa jeune femme, et, après dix ans d'heureux ménage, y avait vu mourir la pauvre Georgette. Elle lui laissait un fils qu'elle avait élevé avec grande douceur et fermeté, si bien que le petit André était un bon et paisible enfant, qui devint pour son père un ami et un soutien. Mais Ferrand ne put se consoler ; après qu'il eut conduit à sa dernière demeure le corps de sa compagne, il ne voulut plus sortir de la cathédrale ni en laisser sortir son fils. — André grandit seul avec son père, ne voyant d'enfants de son âge qu'au catéchisme, entendant la messe et les offices du haut des tribunes, ne possédant d'autre livre que ses *Heures*, et

n'ayant de distractions que celles qu'il se créait lui-même en cultivant des fleurs sur la plate-forme de la tour, dans des caisses que sa mère y avait fait placer. Il se couchait de très bonne heure, et se levait à minuit pour remplacer son père. Puis, quand le soleil paraissait sur l'horizon, il allait se reposer à son tour.

Une seule personne servait de communication entre le monde et ces deux êtres séparés du reste des humains. C'était le sonneur. Son vrai nom était oublié depuis longtemps : on ne l'appelait dans tout Montbriant que le père Carillon. C'était un petit homme vigoureux, actif et bavard, qui du haut de son clocher espionnait toute la ville. Il y descendait plusieurs fois par jour, sous un prétexte ou un autre, en rapportant ses provisions et toutes les nouvelles qu'il pouvait recueillir. Il était, du reste, fort exact à sonner ses cloches, à les entretenir en bon état, jouait aux jours de fêtes les plus jolis carillons du monde, et faisait son petit ménage et celui de Ferrand avec une propreté toute féminine.

Il aimait beaucoup André, dont il était le parrain, et aurait voulu souvent l'emmener au marché pour le distraire ; mais Ferrand, depuis la mort de sa femme, ne pouvait se passer de son fils un seul instant. Il lui apprenait à tourner de menus objets en bois et en ivoire, le faisait écrire, réciter des leçons et trouvait toujours moyen de le retenir quand le père Carillon voulait l'emmener. André du reste, aimait tant son père qu'il n'aurait voulu le contrarier pour rien au monde.

Un jour, l'enfant fut surpris d'entendre l'horloge sonner une vingtaine de coups de suite. Il demanda à son père ce que cela signifiait.

— Maître Lucas répare l'horloge en ce moment, lui dit Ferrand ; il est bien temps, elle se détraquait fort ces jours-ci.

— Me permettez-vous d'aller le regarder faire ? dit André.

— Vas-y, lui dit son père, mais demandes-en la permission à maître Lucas, car il n'est pas très patient, et surtout ne touche à rien.

André descendit rapidement et arriva au seuil de la chambre de l'horloger. La porte était ouverte ; maître Lucas, à l'œuvre, nettoyait les rouages avec une brosse à long manche. Deux enfants le regardaient faire ; André resta comme en extase devant eux. Il avait vu dans les vitraux des anges à chevelures dorées, beaux et brillants, mais les anges vivants qu'il avait sous les yeux resplendissaient bien davantage encore.

C'étaient deux jumeaux de six ans, aux yeux bleus, à la chevelure blonde et bouclée tous deux vêtus de bleu et qui se ressemblaient parfaitement. L'un était habillé en garçon, l'autre en fille ; c'était la seule chose qui permit de distinguer le frère et la sœur.

La petite fille aperçut André la première.

— Papa, s'écria-t-elle, il y a là un petit garçon qui vous regarde.

Maître Lucas se retourna et dit à André :

— Que veux-tu, mon ami ? viens-tu me chercher ?

André, tout intimidé lui dit qui il était, et l'horloger répondit :

— Je connais ton père ; j'allais justement monter le voir avec mes enfants, qui m'ont prié de les mener au clocher. Attends un instant, je vais avoir fini.

Il mit un peu d'huile dans les rouages de l'horloge, referma avec soin les volets qui protégeaient le mécanisme contre la poussière, et dit aux enfants :

— Allons, venez là-haut.

Ils montèrent joyeusement l'escalier, mais, arrivés sur la plate-forme, ils furent très désappointés. La hauteur des balustrades leur cachait le paysage. André se hâta d'aller chercher deux escabeaux sur lesquels il fit monter les enfants, puis, les soutenant chacun d'une main, il se mit à leur nommer tous

les endroits qui attireraient leur attention. Pendant ce temps, le veilleur et l'horloger causaient, assis sur la partie centrale et un peu surélevée de la plate-forme.

La vue que l'on découvre du haut du clocher de Montbriant est vraiment admirable. La ville, avec ses cinq églises, ses rues tortueuses, ses places plantées d'ormes, le Mail, la rivière qui serpente dans les prairies, et la plaine fertile s'élevant peu à peu jusqu'aux chaînes des collines couvertes de forêts qui bordent l'horizon, forment un tableau aussi vaste que charmant.

Les petits enfants ne pouvaient se lasser de le regarder.

— Quelle est cette belle maison de briques rouges et blanches que je vois là-bas, et qui a un joli petit clocher ? dit Louise.

— C'est le couvent des filles de Sainte-Marie, dit André ; c'est la Visitation.

— Et tout près, quel est ce grand jardin vert, avec des croix et de toutes petites maisons blanches ?

— C'est le cimetière ; c'est là qu'est ma mère, dit André.

— Et pourquoi n'y es-tu pas, toi ? dit le petit Louis ; moi je demeure avec maman.

— La mienne est morte, dit André, et je suis encore vivant. Je ne puis pas demeurer dans un tombeau.

— Pourquoi as-tu laissé mourir ta mère ? reprit Louis. Moi, d'abord, je saurai bien empêcher la mienne de mourir. Je ne veux pas qu'elle aille dans le cimetière.

— Tais-toi donc, dit sa sœur. Tu ne vois donc pas que tu le fais pleurer. Tu es un petit bavard. Ecoute, André ! il faut venir chez nous ; nous partagerons notre maman avec toi.

Et la fillette, tirant son mouchoir, en essuya les yeux d'André.

— Vous êtes une bonne fille, mademoiselle Louise, dit celui-ci, et pour la peine je vous donnerai mon moulin.

André alla chercher, dans la chambre qu'il habitait au-dessus des cloches, un petit moulin fort bien fait, et le fixa dans l'intervalle de deux pierres disjointes de la balustrade. Le moulin se mit à tourner, et Louis à battre des mains.

— Il est aussi pour Louis, n'est-ce pas ? dit-elle en embrassant son frère, qui regardait le moulin d'un œil d'envie.

Maitre Lucas s'approcha d'eux :

— Vous voilà bien contents, dit-il, mais vous ne songez pas à regarder notre maison. J'ai pourtant dit à la maman que nous lui ferions un signal. Regardez là-bas, près du Mail. Voyez-vous la maison blanche ?

— C'est pas la nôtre, dit Louis. La nôtre est bien plus grande que ça.

Le veilleur était allé chercher sa lunette d'approche : il la plaça sur un affût de bois, la braqua sur la maison, et dit à l'enfant d'y appliquer un œil.

— Je la reconnais ! cria Louis ; je vois la maison, je vois le jardin, je vois maman !

— L'horloger déplia en l'air son mouchoir blanc.

— Maman agite son mouchoir aussi, dit Louis. Elle nous a vus. Bonjour, maman !

Louise regarda à son tour, puis André, et ils étaient si contents sur la tour qu'ils ne pensaient plus à s'en aller.

Maitre Lucas donna le signal du départ, et pria Ferrand de permettre à André de l'accompagner.

— Il m'aidera à faire descendre les enfants, dit-il, et il placera le moulin comme il faut chez nous. Cela distraira un peu ce pauvre André.

Ferrand le permit, et ils s'en allèrent tous quatre.

Dans l'escalier tournant, ils rencontrèrent Carillon qui remontait. Il fit un signe d'intelligence à l'horloger et lui dit à demi-voix :

— Ce sera une bonne œuvre, maître Lucas, et vous verrez comme le pauvre enfant est doux et honnête.

En entrant dans la maison blanche, André entendit un tel ramage d'oiseaux chanteurs et d'enfants joyeux qu'il en demeura comme étourdi. Maître Lucas avait huit enfants, tous plus beaux et plus gais les uns que les autres. Sa femme était dentellière, et occupait, outre ses quatre filles, une douzaine d'ouvrières. C'était l'heure du goûter ; madame Lucas, un tablier blanc devant elle, coupait de larges tartines de pain bis, et distribuait le contenu d'une corbeille de raisin à toute cette jeunesse.

— Voilà le fils du veilleur, dit l'horloger.

— Soyez le bienvenu, mon enfant, dit la bonne femme. J'ai connu votre mère, et je me reproche bien de ne pas m'être occupé de vous plus tôt. Mais que voulez-vous ? j'ai tant d'enfants ! Tenez, voici Jean, votre compagnon de première communion. Allons, Jean, fais les honneurs du logis à André. Pour sa bienvenue, je prolonge la récréation d'une heure. Allez tous au jardin.

La bande joyeuse s'élança tout entière, et pendant une heure les rondes et les parties du colin-maillard se succédèrent, accompagnées d'éclats de rire, de chansons et d'un bruit à rendre les gens sourds. Mais Lucas et sa femme y étaient aussi habitués que le meunier au tic-tac de son moulin. A cinq heures, madame Lucas vint sur le seuil de la porte et frappa dans ses mains. A l'instant le silence se fit. Les garçons allèrent à la boutique, les filles à l'atelier de dentelles, et Louis et Louise, prenant leur alphabet, vinrent s'asseoir aux pieds de leur mère.

André lui dit adieu en la remerciant.

— T'es-tu amusé, mon enfant ? lui dit madame Lucas.

— Oh ! oui, madame, dit André. Jamais de ma vie je n'avais eu tant de plaisir.

— Eh bien, il faudra revenir. Voici une petite lettre que mon mari a faite pour ton père, et où il lui demande de te laisser venir ici le dimanche après vêpres, pour jouer avec nos enfants. Au revoir, mon garçon. Elle lui tendit la main ; il voulut la baiser, et la bonne femme embrassa le pauvre orphelin.

— Oh ! madame, dit-il, vous ressemblez à maman.

Et il partit tout ému, après avoir bien remercié maître Lucas.

Le veilleur lut la lettre et la fit voir au père Carillon. Celui-ci appuya fortement la proposition de l'horloger, et Ferrand donna son consentement.

Pendant le reste de cette semaine, les yeux d'André se tournèrent souvent du côté de la maison blanche. Il pria son père de lui prêter sa lunette, et vit chaque jour, à l'heure du goûter, ses jeunes amis courir et jouer dans ce petit jardin clos et fleuri, qui lui semblait un paradis.

Il retourna le dimanche suivant à la maison ; pendant plusieurs années, les heures qu'il y passa soutinrent le courage et charnèrent la vie du pauvre veilleur.

II

Le jour de la première communion de Louis et de Louise, André, tout endimanché, soupa chez maître Lucas. Après souper, il faisait encore grand jour, car on était au 22 juin, Louise dit à son père :

— Je voudrais aller faire une visite au père d'André, et monter sur la tour pour voir le coucher du soleil. André m'a dit que c'était si beau là-haut !

Maitre Lucas objecta la fatigue que devait éprouver sa fille après les longues cérémonies de la journée.

— Je vous assure, mon cher papa, que je ne suis point lasse, dit la fillette. Je vous en prie, ne me refusez pas ce plaisir.

Ils allèrent donc au clocher avec André.

— Monsieur Ferrand, dit Louise au veilleur, nous vous privons souvent de la compagnie de votre fils. Je viens vous faire ma visite de première communion, et vous remercier de nous prêter un si bon compagnon de jeu.

— Vous êtes bien aimable, mademoiselle Louise, dit Ferrand, et j'ai bien de l'obligation à vos parents et à vous. Aussi je vais vous faire un cadeau que j'ai préparé pour vous depuis longtemps. Je pensais attendre encore pour vous le donner, mais vous êtes si raisonnable que vous l'aurez de suite.

Et il alla chercher dans un recoin de sa chambre un objet soigneusement enveloppé. C'était une belle quenouille d'ébène, tournée et ouvragée avec un soin infini.

Louise reçut ce beau cadeau en témoignant beaucoup de joie.

— Mais, dit-elle, c'est un cadeau de mariée, cela !

— En voyant votre voile blanc et votre air si sage, dit Ferrand je vous ai prise pour une mariée.

— Eh bien, dit-elle, puisqu'il en est ainsi, embrassez-moi, comme on embrasse les mariées. Elle lui tendit son frais visage de douze ans.

— Louison, lui dit son père, le soleil va se coucher, ne lui feras-tu pas l'honneur d'un regard ?

Louise s'accouda sur la balustrade et contempla le soleil qui disparaissait à l'horizon dans un ciel sans nuages.

— Regardez donc comme ces vitres brillent là-bas ! dit-elle tout-à-coup, en désignant du doigt le monastère des filles de Sainte-Marie ? Ne semble-t-il pas que le couvent est illuminé comme pour une fête ?

— C'est vrai, dit André. Jamais je ne l'ai vu si brillant. Mais cela ne durera pas longtemps.

— Les jours de fêtes sont bien courts, dit Louise. Voici le plus beau jour de ma vie qui va finir. Adieu, André, donnez-moi une de vos fleurs pour que je la mette dans mon livre en souvenir de ce jour.

— Je n'en ai point de belles, dit André. Je n'ai là que des capucines.

— J'aime cette fleur, dit Louise, avec sa jolie feuille en forme de parasol ; elle m'a toujours fait penser à une princesse vêtue de satin couleur de feu et se promenant une ombrelle verte à la main. Donnez-m'en une, André, je vous prie.

Elle prit la fleur et rejoignit son père, qui descendait déjà.

Quelques mois après, Catherine, la sœur aînée de Louise, se maria. Puis vint le tour d'Annette, ensuite celui de Rosette. Elle épousèrent, l'une un petit fermier, les deux autres de simples artisans. En voyant les sœurs de Louise faire de si humbles mariages, le pauvre André osa espérer. Mais la belle Louise était fière, et il l'entendit un jour dire à une amie, tandis que dansaient les gens de la noce de Rosette :

— Ma noce, à moi, sera plus belle que cela, et j'entrerai dans une plus grande famille que mes sœurs.

Était-ce propos d'enfant ou rêve d'ambitieuse beauté ? André ne pouvait le deviner, mais il travaillait assidûment, et l'argent qu'il gagnait était mis de côté pour monter son futur ménage.

Un dimanche, il arriva dans la maison de maître Lucas à l'heure accoutumée, et fut surpris du silence qui y régnait. Depuis le mariage des trois sœurs

ainées et le départ des deux garçons, qui faisaient leur tour de France, la maison était devenue beaucoup moins gaie ; cependant, l'activité de la maman, les chants de Louis et de Louise, l'humeur causeuse de Jean y entretenaient du mouvement et du bruit. Ce jour-là, tout était silencieux. Maitre Lucas jouait aux échecs avec Jean, Louis lisait, madame Lucas disait son chapelet et paraissait fort triste. Ces quatre personnes étaient si absorbées qu'elles n'entendirent pas André. Celui-ci s'arrêta sur le seuil ; voyant que personne ne levait la tête, il crut bien faire de se retirer doucement et d'aller au jardin. Il espérait y trouver Louise. Elle n'y était point. Il fit un tour d'allée, et, en revenant vers la maison, vit que la fenêtre de la chambre de Louise était grande ouverte. Louise, debout devant la cheminée, essayait une couronne de mariée.

Le pauvre André sentit le cœur lui manquer. Il regagna la porte de la rue et retourna à la cathédrale. Mais, au lieu de monter dans la tour, il alla se cacher dans une obscure chapelle et pleura longtemps.

Le lendemain, il était sur la tour au coucher du soleil et regardait tristement la maison blanche.

— André ! dit une voix.

Il se retourna : Louise était devant lui, appuyée au bras de Louis, et le frère et la sœur avaient un air grave qu'il ne leur avait jamais vu.

— André ! dit Louise : pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ? Nous vous attendions. La servante prétend vous avoir vu entrer, pourtant !

André rougit et ne sut que répondre.

— Je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu, dit Louise, et il s'en est fallu de peu que le temps ne me manquât.

— Vous partez ? dit André, et où allez-vous ?

— Je n'irai pas loin, dit Louise, mais je ne reviendrai jamais. J'irai là, dit-elle en désignant du doigt le monastère de la Visitation. On m'y prend, toute pauvre que je suis, n'apportant pour dot que ma quenouille et ma couronne de fleurs d'oranger. O André ! si vous saviez combien je suis contente !

Il voulut répondre et ne sut que pleurer. Ferrand et le père Carillon, qui s'étaient approchés, pleuraient aussi.

— Vous êtes tous bien étranges, dit Louise, père, mère, frère sœurs, amis, tous ont pleuré quand j'ai dit que je voulais être religieuse, et tous auraient volontiers dansé à ma noce si j'avais voulu faire comme mes sœurs. Je suis pourtant bien plus assurée qu'elle d'être heureuse ! Le seul qui m'ait compris, c'est Louis. Il vient aussi vous faire ses adieux. Nous ne nous sommes jamais quittés. Il ne pouvait se faire fille de Sainte-Marie, mais il entrera demain au séminaire, et tous deux nous nous donnons à Dieu seul. Priez pour nous : quand, de nos nouvelles demeures, Louis et moi nous apercevrons le clocher, nous penserons à vous. Ne nous oubliez pas.

Et le frère et la sœur disparurent dans le sombre escalier avec une telle rapidité que les trois habitants crurent avoir rêvé.

Le lendemain, André ne put descendre : son père était malade. Il pria Carillon d'aller à la maison blanche. Le brave homme en revint tout triste.

— Oh ! dit-il, c'est fini ! Ils sont partis tous les deux comme des oiseaux, qui ont rompu leur cage. La mère pleure, le père est en colère, et dit que sa fille reviendra ; mais la mère n'est pas de son avis. Cette belle petite maison, où l'on entendait toujours rire et chanter, est à présent triste comme un tombeau.

Le pauvre Ferrand ne se releva plus. Il languit encore quelque temps. André ne le quittait pas et ne put revoir la famille Lucas. Un matin, au moment où le père Carillon, après avoir sonné la dernière messe, venait de descendre pour aller au marché, Ferrand appela son fils et lui dit :

— Ferme les verrous ; j'ai à te dire un secret.

André obéit ; il vint s'asseoir près du lit de son père. Ils se regardèrent, et chacun d'eux contempla un instant les ravages que la maladie et la douleur avaient faits. André, pâle et courbé, les yeux rougis par les veilles, semblait avoir vieilli de dix ans en trois mois. Ferrand se mourait et souffrait cruellement à la pensée de l'abandon où il allait laisser son fils.

— André, lui dit-il, l'heure est venue de te confier un secret qui se transmet de génération en génération dans notre famille. Lorsque Hervé Ferrand fut nommé veilleur en 1457, l'architecte de la cathédrale, Pétrus de la Perrière, lui fit connaître une cachette qu'il avait pratiquée dans la tour et qui devait servir à renfermer les objets précieux en cas de guerre et de pillage. Il lui fit jurer sur l'Évangile de ne révéler ce secret qu'à son successeur ou au curé de la cathédrale, et seulement en cas de nécessité absolue ou à l'article de la mort. — C'est là que j'en suis, mon enfant. Ecoute-moi : déplace ce bahut ; bien, frappe maintenant sur la partie gauche de la grande pierre du mur qui est masquée d'une croix.

André frappa la pierre : elle tourna sur elle-même, et il vit que cette grande pierre n'était épaisse que de trois doigts et pivotait sur une broche de fer artistement scellée dans le mur. La pierre, en se déplaçant, découvrit une cavité assez grande pour livrer passage à un homme. André y regarda et vit les marches d'un escalier fort étroit qui descendait dans l'épaisseur du mur.

— Où va cet escalier ? demanda-t-il à son père.

— Pas bien loin, dit Ferrand : il se termine dans l'une des tourelles d'angle. Les trois autres tourelles n'ont aucune communication avec l'intérieur du clocher, et l'on a toujours cru qu'il en était de même de celle-ci. Cette cachette, assez spacieuse, bien sèche, est aérée par d'étroites ouvertures. Entres-y, André, et rapporte-moi ce que tu trouveras sur la troisième marche de l'escalier.

André revint bientôt, un petit sac à la main.

— Ce sont mes économies de vingt années, dit Ferrand. Je pensais en faire ton présent de noces, mon fils. — Mais Dieu ne l'a pas voulu ! — Je le prierais de te faire la grâce d'oublier. Je ne l'ai pas obtenue pour moi.

Referme cette cachette, André. Si tu te maries, si tu as un fils, tu la lui révéleras. Si non, ne quitte pas ce monde sans avoir dit ton secret au curé.

Quelques jours après, André était seul dans la tour avec le vieux père Carillon ; celui-ci, inquiet, agité, ne rapportait de la ville que de tristes nouvelles. On était en 1789, et la Révolution, se propageant avec la rapidité d'un incendie, commençait à troubler la ville de Montbriant, naguère si paisible. — Une poignée de vauriens s'empara de l'Hôtel-de-Ville ; un commissaire envoyé par l'Assemblée nationale s'institua dictateur de la commune de Montbriant. Les honnêtes gens se turent et s'enfuirent. L'évêque, prélat de cour, qui habitait plus souvent Versailles que son diocèse, émigra des premiers, et les meilleures familles de la ville suivirent son exemple.

La commune supprima la dime et bien d'autres choses, mais confisqua et dilapida tout ce qu'elle put atteindre. Les boutiques et les ateliers se fermèrent, l'herbe poussa dans les rues, les cloches furent fondues pour faire des sous ; le curé de la cathédrale, ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, reçut l'ordre de partir. Il renvoya ses vicaires, ferma son église, et attendit qu'un successeur envoyé de Paris vint le chasser de son

presbytère, car il était si respecté dans le pays qu'il ne s'y trouvait personne qui voulut le remplacer.

Depuis que les cloches étaient fondues, le père Carillon ne faisait plus que pleurer. — Le nouveau curé avait défendu à André de crier : *Priez Dieu pour les trépassés*. Il devait seulement annoncer les heures. Personne ne le payant plus, aucun républicain n'enviait sa place. Il resta donc dans son clocher et passait de longues heures à regarder les jardins en terrasse de la Visitation, cherchant à deviner, parmi les religieuses qu'il y voyait passer, celle dont la vocation avait détruit pour lui toute espérance de bonheur terrestre.

III

Une nuit, il veillait, craignant toujours d'avoir à signaler des incendies, car les menaces des démagogues le donnaient à craindre. Il fut très surpris d'apercevoir des lumières dans le jardin de la Visitation. Il y en avait quatre, qui, partant de la maison, s'avancèrent lentement vers le mur séparant le jardin du cimetière. Là, elle stationnèrent environ une heure, puis s'éteignirent en même temps toutes les quatre.

Dès qu'il fit jour, Carillon alla dans la ville, et revint bientôt très pâle.

— Encore deux départs, dit-il. La famille Lucas a quitté Montbriant cette nuit, le comte de Brisefer aussi. Personne ne sait où ils sont allés.

— Et à la Visitation ? dit André.

— Aucune religieuse n'est partie, que je sache, dit Carillon. Le séminaire est tout à fait vide. On va en faire une caserne. Mais ce n'est pas fini ! On nous menace de bien autre chose !

— Et quoi donc ? dit André.

— Mon pauvre enfant, dit le vieux sonneur, je sais que tu penses toujours aux dames de Sainte-Marie ; il faudrait les prévenir. On doit envahir leur couvent cette nuit.

— J'y cours ! dit André.

— Prends garde ! cache-toi, lui cria Carillon ; mais il était déjà bien loin.

Il traversa la ville toujours courant et alla frapper à la porte du monastère. La sœur tourière lui demanda timidement à travers le guichet :

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Un ami, un chrétien, dit-il. Pour l'amour de la Sainte Vierge, ma sœur, faites moi parler à madame la supérieure.

Le son de sa voie émue persuada la tourière, et elle courut chercher la supérieure. Les lenteurs ordinaires de la Visitation n'étaient plus de mise. La Révérende Mère parut bientôt derrière la double grille du parloir.

— Ma très honorée Mère, dit André, je viens vous avertir. Les brigands doivent cette nuit même s'emparer de votre maison.

— Je le sais, dit la supérieure, et je les attends. J'ai fait partir peu à peu les plus jeunes religieuses, les sœurs du petit habit et les enfants du pensionnat. Il ne reste ici que les anciennes, notre tourière et moi.

— Qu'allez-vous devenir ? dit André.

— Ce qu'il plaira à Notre-Seigneur, monsieur. Il saura nous préserver ou nous soutenir. Mais nous resterons ici jusqu'à ce qu'on nous en chasse. La Providence nous a préparé un asile, si on nous laisse libre.

André hésitait.

— Ma très honorée Mère, dit-il enfin, je vous en supplie, dites-moi où est la sœur Louise Lucas ?

— En sûreté, monsieur, et en possession de sa couronne immortelle. Sœur Louise avait demandé à Dieu de mourir ici. Il l'a exaucée. Elle n'a maladié que trois jours et elle est morte joyeuse en disant : " Mon céleste époux m'appelle à lui ! oh qu'il me fait de grâces d'abrèger mon pèlerinage ! " Nous avons enterré la nuit dernière notre très chère petite sœur, sans prêtre, hélas ! nous n'en avons plus ! et nous avons soigneusement caché sa tombe, de crainte des profanations.

Elle leva les yeux, étonnée du silence d'André ; elle le vit si pâle qu'elle en eut pitié.

— Êtes-vous son frère ou son parent ? dit-elle.

— Non, ma Mère, dit André, je n'ai pas le droit de la pleurer. — Hélas, dites-moi où vous l'avez mise ?

— Dans le petit coin du jardin où elle aimait à cultiver des fleurs pour Fautel, dit la supérieure. C'est tout près du mur du cimetière. Vous le direz à ses parents, s'ils reviennent un jour, et si nous sommes destinées à disparaître à jamais. Adieu, monsieur, je vous remercie.

— Ma Mère, dit André, de grâce, que puis-je faire pour vous ?

— Rien, mon ami, nous serons dispersées Dieu le veut, mais comme ces graines que le vent emporte au loin, peut-être fructifierons-nous dans l'exil mieux que dans la terre natale. Adieu, nous nous reverrons au ciel !

La nuit suivante, en effet, la couvent fut envahi, et le maire dit au religieuse assemblées dans la salle du chapitre :

— " Au nom de la Nation, vous êtes libres. Sortez de cette prison où la superstition et la tyrannie vous avaient enfermées. Allez, citoyennes, où il vous plaira. "

La supérieure, Marguerite-Henriette de Montmorency, redressa sa haute taille, et, sans daigner répondre à l'orateur, dit à la foule qui le suivait :

— " Habitants de Montbriant, depuis plus d'un siècle, les filles de Saint-François de Sales demeurent au milieu de vous et ne vous ont fait que du bien. Ceux qui les chassent d'ici se chargeront de vous punir et de les venger. — Rangez-vous, que je passe ! Et vous, mes sœurs, suivez-moi et chantez. "

Elle entonna *l'In exitu*... La foule interdite s'ouvrit devant elle, et, suivie de ses douzes religieuses, elle sortit lentement du monastère, plus semblable à une reine qu'à une fugitive.

Les religieuses se dirigèrent vers la campagne. André, qui s'était mêlé à la foule, fut le seul qui osa les suivre pour les protéger.

A un quart de lieue, sur la route, deux carrosses attendaient. Plusieurs cavaliers étaient là pour les escorter ; ils mirent pied à terre, saluèrent les religieuses avec respect et les aidèrent à monter en voiture. Puis chevaux et carrosses s'éloignèrent rapidement et disparurent au détour de la route.

André revint vers le couvent. Il était livré au pillage, et de toutes les fenêtres ouvertes sortaient le bruit des chants et des blasphèmes.

— Heureux les morts ! dit le pauvre veilleur. Et il retourna dans son clocher.

JULIE LAVERGNE.

(à suivre).



LES ANCIENS CURÉS



Nous avons adressé, au cours du mois de mai dernier, à tous les curés canadiens-français, avec qui nous avons l'honneur d'être en relation une lettre-circulaire où nous parlions des nouvelles améliorations que nous voulons apporter à notre "Canada Ecclésiastique". Nous demandions en particulier à MM. les Curés de vouloir bien nous communiquer *la liste de leurs prédécesseurs* dans le poste qu'ils occupent aujourd'hui. Un grand nombre ont bien voulu déjà nous accorder cette faveur. Nous osons compter, dans l'intérêt de nos annales religieuses et de l'histoire du mouvement ecclésiastique de nos diocèses que ceux de ces messieurs qui n'ont pu encore nous adresser *cette liste*, voudront bien le faire sans retard. Dans le cas d'impossibilité, nous sollicitons respectueusement qu'on nous en avertisse. De toute manière, nous nous permettons de compter sur une réponse. Même si, par hasard, la poste nous ayant mal servi, quelqu'un n'avait pas reçu notre lettre de mai, cette note lui servirait d'appel et à nous d'excuse.

LA DIRECTION DU CANADA ECCLÉSIASTIQUE.

LA MAÇONNERIE ANGLAISE D'AMERIQUE DEVOILEE.

La *Catholic Fortnightly Review* de St-Louis, Etats-Unis, annonce (No du 15 juin), que la maison Herder, 17, S. Broadway, St-Louis, Mo., U. S. A., vient de lancer un livre à sensation : "*Etude sur la Maçonnerie américaine d'après les ouvrages secrets de Pike*;" "Morale et dogme du Rite Écos-sais," de Mackay; "Le Ritualiste maçonnique"; "l'Encyclopédie de la Franc-Maçonnerie," et divers autres ouvrages maçonniques faisant autorité."

L'éditeur est A. Preuss, directeur de la Revue de St-Louis. Ce livre de propagande important est revêtu de *l'imprimatur* de l'Archevêque de St-Louis. (447 pp. in-8°, \$1.50.)

La traduction française paraîtra incessamment en Canada et en Europe.
Juillet 1908